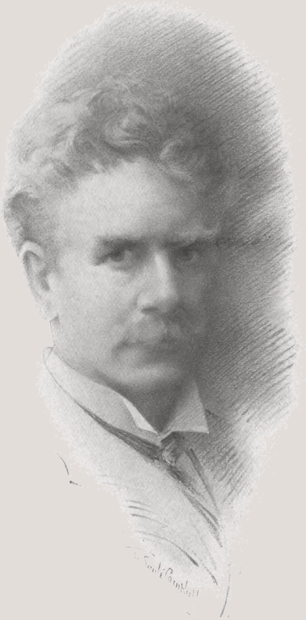
Ambrose Bierce

Les Yeux de la panthère

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

La panthère noire est une variante de couleur mélanique du léopard. Les panthères noires ont un excès de pigments noirs. Le photographe (anonyme) dit : « Il m'a fallu quatre ans pour apercevoir cette panthère noire à Kabini. C'était la mousson et la panthère noire était très belle dans la verdure. » …



Ambrose Bierce
in 1896.

Ambrose Bierce (1842-1914).

LES YEUX DE LA PANTHÈRE

I

On ne se marie pas toujours quand on est fou

Un homme et une femme – la nature avait fait le regroupement – étaient assis sur un siège rustique, en cette fin d'après-midi. L'homme était d'âge moyen, mince, basané, avec une expression de poète et un teint de pirate, un homme que l'on regarde encore. La femme était jeune, blonde, gracieuse, avec quelque chose dans sa silhouette et ses mouvements suggérant le mot « légèreté ». Elle était vêtue d'une robe grise avec des marques brunes étranges dans la texture. Elle était peut-être belle, mais on ne pouvait pas le dire, car ses yeux refusaient toute autre attention. Ils étaient gris-vert, longs et étroits, avec une expression défiant toute analyse. On pouvait seulement savoir qu'ils étaient inquiétants. Cléopâtre a peut-être eu de tels yeux.

L'homme et la femme parlèrent.

— Oui, dit la femme, je t'aime, dieu sait ! Mais t'épouser, non. Je ne peux pas, je ne veux pas.

— Irène, tu as dit cela plusieurs fois, mais tu m'as toujours refusé une raison. J'ai le droit de savoir, de comprendre, de sentir et de prouver ma force d'âme si je le peux. Donne-moi une raison.

— De t’aimer ?

La femme souriait à travers ses larmes et sa pâleur. Cela n’éveilla aucun sens de l’humour chez l’homme.

— Non, il n’y a pas de raison pour cela. Une raison pour ne pas m’épouser. J’ai le droit de savoir. Je dois le savoir. Je le saurai !

Il s’était levé et se tenait debout devant elle, les mains serrées, le visage froncé. On aurait pu dire qu’il était renfrogné. Il avait l’air d’essayer d’apprendre en l’étranglant. Elle ne souriait plus, mais restait assise à regarder son visage d’un air fixe et déterminé, sans émotion ni sentiment. Pourtant, il y avait quelque chose en elle qui domptait son ressentiment et le faisait frissonner.

— Tu es déterminé à avoir ma raison ? demanda-t-elle d’un ton entièrement mécanique – un ton qui aurait pu être son regard rendu audible.

— Si tu le veux bien, si je n’en demande pas trop.

Apparemment, ce seigneur de la création cédait une partie de sa domination sur sa co-créature.

— Très bien. Tu dois savoir : je suis folle.

L’homme sursauta, puis prit un air incrédule et se rendit compte qu’il devrait être amusé. Mais, une fois de plus, le sens de l’humour lui fit défaut et, malgré son incrédulité, il fut profondément troublé par ce qu’il ne croyait pas. Entre nos convictions et nos sentiments, il n’y a pas de bonne entente.

— C’est ce que diraient les médecins, poursuivit la femme, s’ils savaient. Je préférerais moi-même parler d’un cas de possession. Assied-toi et écoutes ce que j’ai à dire.

L'homme reprit silencieusement sa place à côté d'elle sur le banc rustique au bord du chemin. Face à eux, sur le côté est de la vallée, les collines étaient déjà éclairées par le soleil couchant et le silence qui régnait était de cette qualité particulière qui annonce le crépuscule. Quelque chose de cette solennité mystérieuse et significative s'était transmise à l'humeur de l'homme. Dans le monde spirituel, comme dans le monde matériel, il y a des signes et des présages de la nuit. Croisant rarement son regard, et chaque fois qu'il le faisait, conscient de la crainte indéfinissable avec laquelle, malgré leur beauté féline, ses yeux l'affectaient toujours, Jenner Brading écoutait en silence l'histoire racontée par Irène Marlowe.

Par respect pour les préjugés éventuels du lecteur à l'égard de la méthode sans art d'une historienne inexpérimentée, l'auteur se risque à substituer sa propre version à la sienne.

II

Une chambre peut être trop étroite pour trois personnes, même si l'une d'entre elles est à l'extérieur

Dans une petite maison en rondins contenant une seule pièce chichement et grossièrement meublée, accroupie sur le sol contre l'un des murs, se trouvait une femme, serrant contre sa poitrine un enfant. À l'extérieur, une forêt dense et ininterrompue s'étendait sur plusieurs kilomètres dans toutes les directions. C'était la nuit et la pièce était noire de monde : aucun œil humain n'aurait pu discerner la femme et l'enfant. Pourtant, ils furent observés, étroitement, avec vigilance, sans jamais relâcher leur attention, même momentanément. Et c'est le fait central sur lequel tourne ce récit.

Charles Marlowe appartenait à la classe, aujourd'hui disparue dans ce pays, des pionniers sylvestres – des hommes qui trouvaient leur environnement le plus agréable dans les solitudes sylvestres qui s'étendaient le long du versant oriental de la vallée du Mississippi, des Grands-Lacs au Golfe-du-Mexique. Pendant plus de cent ans, ces hommes ont poussé vers l'ouest, génération après génération, à coups de fusil et de hache, arrachant à la nature et à ses enfants sauvages, ici et là, une superficie isolée pour la charrue, à peine récupérée qu'elle est cédée à leurs successeurs moins audacieux mais plus économes. Enfin, ils franchissent la lisière de la forêt et disparaissent comme s'ils étaient tombés d'une falaise. Le pionnier forestier n'est plus. Le pionnier des plaines – celui dont la tâche facile a été de soumettre à l'occupation les deux tiers du pays en une seule génération – est une autre création inférieure. Avec Charles Marlowe dans le désert, partageant les dangers, les difficultés et les privations de cette vie étrange et peu rentable, se trouvaient sa femme et son enfant, auxquels, à la manière de sa classe, dans laquelle les vertus domestiques étaient une religion, il était passionnément attaché. La femme était encore assez jeune pour être jolie, assez nouvelle dans l'affreux isolement de son sort pour être gaie. En retenant la grande capacité de bonheur que les satisfactions simples de la vie forestière n'auraient pu combler, le ciel avait traité honorablement avec elle. Dans ses légères tâches ménagères, son enfant, son mari et ses quelques livres insensés, elle trouvait une abondante provision pour ses besoins.

Un matin, au milieu de l'été, Marlowe descendit son fusil des crochets de bois plantés dans le mur et signifia son intention d'aller chercher du gibier.

— Nous avons assez de viande, dit la femme. S'il te plaît, ne sors pas aujourd'hui. J'ai rêvé la nuit dernière, oh !, une chose si affreuse ! Je ne peux pas m'en souvenir, mais je suis presque sûre qu'il se réalisera si tu sors.

Il est pénible d'avouer que Marlowe reçut cette déclaration solennelle avec moins de gravité qu'il n'était dû à la nature mystérieuse de la calamité préfigurée. En vérité, il se mit à rire.

— Essayes de te souvenir, dit-il. Peut-être as-tu rêvé que Bébé avait perdu le pouvoir de parler.

La conjecture était évidemment suggérée par le fait que Bébé, s'accrochant à la frange de son manteau de chasse avec ses dix doigts grassouillets, exprimait à ce moment-là son sentiment de la situation dans une série de gloussements exaltés inspirés par la vue du bonnet en peau de raton-laveur de son père.

La femme céda. N'ayant pas le sens de l'humour, elle ne pouvait pas résister à son badinage bienveillant. Alors, avec un baiser pour la mère et un baiser pour l'enfant, il quitta la maison et ferma la porte de son bonheur pour toujours.

À la tombée de la nuit, il n'était toujours pas rentré. La femme prépara le souper et attendit. Puis elle mit Bébé au lit et chanta doucement jusqu'à ce qu'elle s'endorme. À ce moment-là, le feu sur l'âtre, auquel elle avait préparé le souper, s'était éteint et la pièce était éclairée par une seule bougie. Elle la plaça par la suite dans la fenêtre ouverte comme signe et bienvenue au chasseur s'il s'approchait de ce côté. Elle avait soigneusement fermé et barré la porte pour éviter que les animaux sauvages ne la préfèrent à une fenêtre ouverte. Elle n'était pas au courant des habitudes des bêtes de proie qui pénètrent dans une maison sans y être invitées, bien qu'avec une vraie prévoyance féminine, elle ait pu envisager la possibilité qu'elles entrent par la cheminée. Au fur et à mesure que la nuit avançait, elle devenait non pas moins anxieuse, mais plus somnolente, et finalement elle reposa ses bras sur le lit près de l'enfant et sa tête sur ses bras. La bougie de la fenêtre brûla jusqu'à la douille, cracha et flamboya un moment et s'éteignit sans être vue, car la femme dormait et rêvait.

Dans ses rêves, elle était assise à côté du berceau d'un deuxième enfant. Le premier était mort. Le père était mort. La maison dans la forêt était perdue et la demeure dans laquelle elle vivait n'était pas familière. Il y avait de lourdes portes en chêne, toujours fermées, et à l'extérieur des fenêtres, fixées dans les épais murs de pierre, se trouvaient des barres de fer, manifestement (c'est ce qu'elle pensait) une disposition contre les Indiens. Tout cela, elle le constatait avec une infinie pitié, mais sans surprise – une émotion inconnue dans les rêves. L'enfant dans le berceau était invisible sous sa couverture que quelque chose la poussait à enlever. Elle le fit, dévoilant le visage d'un animal sauvage ! Sous le choc de cette terrible révélation, la rêveuse se réveilla, tremblante, dans l'obscurité de sa cabane dans la forêt.

Alors qu'elle reprenait lentement conscience de ce qui l'entourait, elle chercha l'enfant qui n'était pas un rêve, et s'assura par sa respiration que tout allait bien pour lui. Elle ne put s'empêcher de passer une main légère sur son visage. Puis, mue par une impulsion qu'elle n'aurait probablement pas pu expliquer, elle se leva et prit le bébé endormi dans ses bras, le serrant contre sa poitrine. La tête du lit de l'enfant était contre le mur auquel la femme tournait maintenant le dos. En levant les yeux, elle vit deux objets brillants qui étoilaient l'obscurité d'une lueur rouge-vert. Elle pensa qu'il s'agissait de deux charbons sur l'âtre, mais avec le retour de son sens de l'orientation, elle eut la conscience troublante qu'ils ne se trouvaient pas dans ce coin de la pièce, et qu'ils étaient en outre trop hauts, presque au niveau des yeux... de ses propres yeux. Car c'étaient les yeux d'une panthère.

La bête était à la fenêtre ouverte juste en face et à moins de cinq pas. Rien d'autre que ces terribles yeux n'était visible, mais dans l'effroyable tumulte de ses sentiments, alors que la situation se révélait à son entendement, elle savait, d'une manière ou d'une autre, que l'animal se tenait sur ses pattes arrière, s'appuyant avec ses pattes sur le bord de la fenêtre. Cela signifiait un intérêt malin, et non la simple satisfaction d'une curiosité indolente. La conscience de l'attitude était une horreur supplémentaire, accentuant la menace de ces yeux terribles, dans le feu inébranlable desquels sa force et son courage étaient consumés. Sous leur interrogation silencieuse, elle frissonna et devint malade. Ses genoux l'abandonnèrent et, par degrés, s'efforçant instinctivement d'éviter un mouvement brusque qui pourrait attirer la bête sur elle, elle s'affaissa sur le sol, s'accroupit contre le mur et essaya de protéger le bébé avec son corps tremblant sans détourner son regard des orbes lumineux qui la tuaient. Aucune pensée pour son mari ne lui est venue dans son agonie, aucun espoir ni suggestion de sauvetage ou d'évasion. Sa capacité à penser et à ressentir s'était réduite aux dimensions d'une seule émotion – la peur du ressort de l'animal, de l'impact de son corps, du choc de ses grands bras, de la sensation de ses dents dans sa gorge, de la mutilation de son bébé. Immobile maintenant et dans un silence absolu, elle attendait son destin, les moments devenant des heures, des années, des âges. Et toujours ces yeux diaboliques continuaient leur surveillance.

Rentrant dans sa cabane tard dans la nuit avec un cerf sur les épaules, Charles Marlowe essaya la porte. Elle ne céda pas. Il frappa, il n'y eut pas de réponse. Il dépose son cerf et se dirige vers la fenêtre. Alors qu'il tournait l'angle du bâtiment, il eut l'impression d'entendre un bruit de pas furtifs et un bruissement dans les sous-bois de la forêt, mais ces bruits étaient trop faibles pour qu'il puisse en être sûr, même pour son oreille exercée. S'approchant de la fenêtre et, à sa grande surprise, la trouvant ouverte, il jeta sa jambe sur le rebord et entra. Tout n'était qu'obscurité et silence. Il se dirigea à tâtons vers la cheminée, frotta une allumette et alluma une bougie.

Puis il regarde autour de lui. Sa femme, serrant son enfant dans ses bras, était recroquevillée par terre contre un mur. Lorsqu'il s'élança vers elle, elle se leva et éclata d'un rire long, fort et mécanique, dépourvu de joie et de sens, un rire qui n'est pas incompatible avec le cliquetis d'une chaîne. Sachant à peine ce qu'il faisait, il tendit les bras. Elle y déposa le bébé. Il était mort écrasé dans l'étreinte de sa mère.

III

La théorie de la défense

Voilà ce qui s’est passé au cours d’une nuit dans une forêt, mais Irène Marlowe n’a pas tout raconté à Jenner Brading. Elle n’a pas tout su. Quand elle eut terminé, le soleil était sous l’horizon et le long crépuscule d’été avait commencé à s’approfondir dans les creux de la terre. Pendant quelques instants, Brading resta silencieux, s’attendant à ce que le récit ait un rapport précis avec la conversation qui l’avait introduit. Mais la narratrice était aussi silencieuse que lui, le visage détourné, les mains se serrant et se desserrant sur ses genoux, avec une suggestion singulière d’une activité indépendante de sa volonté.

— C’est une histoire triste, terrible, dit enfin Brading, mais je ne comprends pas. Vous appelez Charles Marlowe père. Cela, je le sais. Qu’il soit vieux avant l’âge, brisé par quelque grand chagrin, je l’ai vu, ou j’ai cru le voir. Mais, pardonnez-moi, vous avez dit que vous... que vous...

— Que je suis folle, dit la jeune fille, sans bouger la tête ni le corps.

— Mais, Irène, vous dites – s’il vous plaît, ma chère, ne détournez pas le regard – vous dites que l’enfant était mort, pas dément.

— Oui, celui-là, je suis le second. Je suis né trois mois après cette nuit-là, ma mère ayant eu la miséricorde de sacrifier sa vie pour me donner la mienne.

Brading resta de nouveau silencieux. Il était un peu étourdi et ne pouvait pas trouver tout de suite la bonne chose à dire. Son visage était toujours détourné. Dans son embarras, il tendit impulsivement le bras vers les mains qui se refermaient et se défaisaient sur ses genoux, mais quelque chose – il n'aurait pu dire quoi – le retint. Il se souvint alors, vaguement, qu'il n'avait jamais eu envie de prendre sa main.

— Est-il probable, reprit-elle, qu'une personne née dans de telles circonstances soit comme les autres… ce que vous appelez un esprit sain ?

Brading ne répondit pas. Il était préoccupé par une nouvelle pensée qui prenait forme dans son esprit, ce qu'un scientifique aurait appelé une hypothèse, un détective, une théorie. Elle pourrait jeter une lumière supplémentaire, quoique crue, sur les doutes de sa santé mentale que ses propres affirmations n'avaient pas dissipés.

Le pays était encore nouveau et, en dehors des villages, peu peuplé. Le chasseur professionnel était encore une figure familière, et parmi ses trophées se trouvaient des têtes et des peaux des plus grandes espèces de gibier. Des récits crédibles de rencontres nocturnes avec des animaux sauvages sur des routes isolées étaient parfois d'actualité, passaient par les étapes habituelles de croissance et de décadence, et étaient oubliés. Une addition récente à ces apocryphes populaires, provenant, apparemment, d'une génération spontanée dans plusieurs ménages, était celle d'une panthère qui avait effrayé certains de leurs membres en regardant par les fenêtres la nuit. L'histoire avait provoqué une petite vague d'excitation et avait même atteint la distinction d'une place dans le journal local, mais Brading n'y avait pas prêté attention. Sa ressemblance avec l’histoire qu’il venait d’écouter lui paraissait maintenant plus qu’accidentelle. N’était-il pas possible que l’une des histoires ait suggéré l’autre ? que, trouvant des conditions favorables dans un esprit morbide et une imagination fertile, elle se soit développée jusqu’au récit tragique qu’il avait entendu ?

Brading se rappela certaines circonstances de l’histoire et de la disposition de la jeune fille, dont, avec l’incuriosité de l’amour, il n’avait pas tenu compte jusqu’alors. Comme sa vie solitaire avec son père, chez qui personne, apparemment, n’était un visiteur acceptable et son étrange peur de la nuit, par laquelle ceux qui la connaissaient le mieux expliquaient qu’on ne la voyait jamais après la tombée de la nuit. Il est certain que dans un tel esprit, l’imagination, une fois allumée, peut brûler d’une flamme sans loi, pénétrant et enveloppant toute la structure. Qu’elle soit folle, même si cette conviction lui causait la plus vive douleur, il ne pouvait plus en douter. Elle avait seulement confondu un effet de son trouble mental avec sa cause, mettant en relation imaginaire avec sa propre personnalité les caprices des créateurs de mythes locaux. Avec une vague intention de mettre à l’épreuve sa nouvelle théorie, mais sans idée très précise de la manière de procéder, il dit, gravement, mais avec hésitation :

— Irène, ma chère, dis-moi, je t’en prie, ne te vexe pas, mais dis-moi…

— Je t’ai dit, interrompit-elle avec un sérieux passionné qu’il ne lui connaissait pas, je t’ai déjà dit que nous ne pouvions pas nous marier, y a-t-il autre chose à dire ?

Avant qu’il n’ait pu l’arrêter, elle s’était levée de son siège et, sans un mot ni un regard de plus, elle s'éloignait parmi les arbres en direction de la maison de son père. Brading s'était levé pour la retenir. Il l'observa en silence jusqu'à ce qu'elle ait disparu dans l'obscurité. Soudain, il sursauta comme si on lui avait tiré dessus. Son visage prit une expression de stupéfaction et d'alarme : dans l'une des ombres noires dans lesquelles elle avait disparu, il avait aperçu rapidement des yeux brillants ! Pendant un instant, il resta hébété et irrésolu, puis il s'élança dans le bois à sa poursuite en criant : Irène, Irène, attention ! La panthère ! La panthère !

En un instant, il franchit la lisière de la forêt et vit la jupe grise de la jeune fille disparaître dans la maison de son père. Aucune panthère n'était visible.

IV

Un appel à la conscience de dieu

Jenner Brading, avocat, vivait dans un cottage à la limite de la ville. Directement derrière l'habitation se trouvait la forêt. Étant célibataire, et donc, selon le code moral draconien de l'époque et du lieu, privé des services de la seule espèce de domestique connue dans les environs, la fille à louer, il logeait à l'hôtel du village, où se trouvait également son bureau. Le chalet au bord des bois n'était qu'un logement entretenu – à peu de frais, il est vrai – comme une preuve de prospérité et de respectabilité. Il ne convenait pas à celui que le journal local avait désigné avec fierté comme le plus grand juriste de son temps d'être sans domicile, même s'il pouvait parfois soupçonner que les mots maison et domicile n'étaient pas strictement synonymes. En fait, sa conscience de la disparité et sa volonté de l'harmoniser étaient des questions de déduction logique, car on rapportait généralement que peu de temps après la construction du cottage, son propriétaire avait fait une vaine tentative de mariage – il était même allé jusqu'à se faire rejeter par la fille belle mais excentrique du vieux Marlowe, le reclus. On le croyait publiquement parce qu'il l'avait raconté lui-même et qu'elle ne l'avait pas fait – un renversement de l'ordre habituel des choses qui pouvait difficilement ne pas emporter la conviction.

La chambre de Brading était située à l'arrière de la maison, avec une seule fenêtre donnant sur la forêt.

Une nuit, il fut réveillé par un bruit à cette fenêtre. Il aurait difficilement pu dire à quoi cela ressemblait. Avec un petit frisson dans les nerfs, il se redressa dans son lit et saisit le revolver qu'il avait mis sous son oreiller avec une prévoyance des plus louables chez quelqu'un qui avait l'habitude de dormir au rez-de-chaussée avec une fenêtre ouverte. La pièce était dans une obscurité absolue, mais n'étant pas terrifié, il savait où diriger ses yeux, et il les garda, attendant en silence ce qui allait se passer. Il pouvait maintenant discerner faiblement l'ouverture : un carré d'un noir plus clair. Bientôt apparurent à son bord inférieur deux yeux luisants qui brûlaient d'un éclat malin inexprimablement terrible ! Le cœur de Brading fit un grand bond, puis sembla s'arrêter. Un frisson passa le long de son échine et dans ses cheveux. Il sentit le sang quitter ses joues. Il n'aurait pas pu crier, pas pour sauver sa vie. Mais étant un homme de courage, il ne l'aurait pas fait, pour sauver sa vie, s'il l'avait pu. Son corps de lâche pouvait ressentir une certaine trépidation, mais son esprit était d'une matière plus dure. Lentement, les yeux brillants se levèrent avec un mouvement régulier qui semblait une approche, et lentement se leva la main droite de Brading, tenant le pistolet. Il a tiré !

Aveuglé par l'éclair et assommé par le bruit, Brading entendit néanmoins, ou crut entendre, le cri sauvage et aigu de la panthère, si humain par le son, si diabolique par la suggestion. Sautant du lit, il s'habilla à la hâte et, pistolet en main, s'élança vers la porte, rencontrant deux ou trois hommes qui arrivaient en courant de la route. Une brève explication fut suivie d'une fouille minutieuse de la maison. L'herbe était mouillée par la rosée. Sous la fenêtre, elle avait été foulée et partiellement nivelée sur un large espace, à partir duquel une piste sournoise, visible à la lumière d'une lanterne, s'éloignait dans les buissons. L'un des hommes trébucha et tomba sur ses mains qui, lorsqu'il s'est relevé et les a frottées l'une contre l'autre, étaient glissantes. En les examinant, on constata qu'elles étaient rouges de sang.

Une rencontre, sans arme, avec une panthère blessée n'était pas de leur goût. Tous sauf Brading rebroussèrent chemin. Ce dernier, muni d'une lanterne et d'un pistolet, s'avança courageusement dans le bois. Passant à travers un sous-bois difficile, il arriva dans une petite clairière, et là son courage fut récompensé, car il y trouva le corps de sa victime. Mais ce n'était pas une panthère. Ce que c'était est raconté, encore aujourd'hui, sur une pierre tombale usée par le temps dans le cimetière du village.

Pendant de nombreuses années, la silhouette courbée et le visage marqué par la douleur du vieil homme Marlowe l'ont attesté chaque jour sur la tombe. Son âme, et celle de son étrange et malheureux enfant, y repose en paix.

FIN

Les Yeux de la panthère,
une nouvelle d'Ambrose Bierce (1842-1914),
a été publiée dans le *San Francisco Examiner*
le 17 octobre 1897, et avant d'être intégrée au recueil
In the Midst of Life (1898).

ISBN : 978-2-89854-344-9
© Vertiges éditeur, 2024

– 2345^e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2024

Lecturiels
www.lecturiels.org